

Frustration ou privilèges : l'homme de lettres réactionnaire du XXe siècle est-il vraiment un paria ?

Je me contenterai ici de reprendre plus en détail, et de façon ordonnée, les éléments évoqués dans l'appel à communication, et qui ont trait à ma recherche sur les écrivains réactionnaires français du XXe siècle (dans une approche stylistique). Ce sera donc davantage un panorama conclusif qu'une étude de cas, j'en profiterai pour présenter mes recherches récentes et surtout je serai bref.

Déclin ou réaction ?

Pour commencer, je ferai simplement une petite mise au point lexicale : c'est qu'à mon avis il y a lieu de distinguer, au moins formellement, déclinisme et réaction. Les discours du déclin ne sont pas nécessairement des discours réactionnaires, et le discours réactionnaire est à prendre au sens plein du terme, comme le discours qui réagit : ça ne consiste pas simplement à dire « c'était mieux avant », c'est en même temps un appel au sursaut moral, autoritaire, au retour à la tradition, mais en tout cas c'est porteur d'un optimisme (politique ou littéraire). Les deux sont néanmoins intimement liés, et forment comme deux pôles d'une même tendance politique dont il reste à analyser les motivations historiques plus profondes.

Pour prendre un exemple que je connais bien : Maurras voit une décadence dans la Révolution française, la démocratie, le protestantisme, le romantisme (et ses avatars : Parnassiens, symbolistes, décadentistes). Mais c'est : pour fonder un mouvement politique qui réclame une restauration de l'autorité politique et du roi ; et pour motiver un retour au classique dans le monde des lettres. Et par conséquent, il se cherche beaucoup d'alliés parmi ses contemporains : la réaction politique en vient à voir des germes de retour à l'ordre un peu partout (Maurras s'imagine et essaie de prouver qu'Anatole France, qu'il aime en tant qu'écrivain classique, est au fond un monarchiste, etc.). Et une des motivations de Maurras est stratégique, il s'agit de se placer sur un certain créneau. Il accuse les autres d'être décadents pour se faire une place comme nouveau représentant du classicisme. Ça conduit à des situations amusantes : Henri de Régnier, poète symboliste disciple de Mallarmé, est la bête noire de Maurras ; mais Régnier s'éloigne du symbolisme pour en revenir à une poésie inspirée de l'Antiquité, qui est perçue par la critique de l'époque comme un retour au classicisme, influencé par l'école romane, le mouvement fondé par Jean Moréas et Charles Maurras. Or Maurras n'arrête pas de tomber sur Régnier et de dire du mal de sa poésie, et il ne lui lâche la bride que quand Régnier se met au roman (qui n'est pas un genre pratiqué par

l'École romane). Il y a en fait une concurrence pour les places dans le champ des lettres qui motive le discours réactionnaire en littérature, et qui va jusqu'à déformer certains enjeux politiques. Voilà pour illustrer le déclinisme sous sa forme « active » : le discours décliniste est une stratégie de distinction et d'auto-légitimation pour des écrivains qui montent.

Défense de la langue ou des privilèges ?

Un autre mot sur ma recherche récente : le purisme linguistique (la valorisation des normes lexicales, grammaticales et orthographiques). C'est un phénomène qui ne date pas d'hier, et on peut l'expliquer par toutes sortes de raisons psychologiques (la peur du changement, etc.) ou idéologiques plus ou moins vagues (xénophobie et nationalisme quand on cherche à exclure des mots étrangers, ou l'élitisme et la haine du peuple quand on vise les tournures populaires). Or, le purisme connaît des âges différents, avec des contextes différents, d'où l'intérêt d'une approche non seulement historicisée (consistant à distinguer les purismes selon leurs époques), mais aussi sociologique. Je me suis intéressé à celui des années 1920-1930. Il y a une grosse production d'ouvrage à propos de ce qu'est le bon usage, dont une bonne partie diagnostique le déclin de la langue française (ou le massacre, ou la crise). Je cite quelques auteurs : Abel Hermant, futur collaborateur (pour qui le français est menacé de régresser à la langue primitive des nègres), André Thérive, futur un peu moins collabo mais tout de même, auteur de *Le français, langue morte* (1923), Abel Bonnard, alors maurrassien, qui devient ensuite vichyste à tendance fasciste.

Ces discours viennent après des réformes pédagogiques : la réforme de l'orthographe en 1901 (qui est en fait assez secondaire, car elle n'a jamais été appliquée) ; et la réforme de l'enseignement en 1902, qui ouvre un baccalauréat sans humanités, scientifique. Cette dernière réforme a été préparée par des linguistes et professeurs de Sorbonne (Ferdinand Brunot, Gustave Lanson). Et donc, dans les années 1920-1930, on a affaire (toujours de la part d'hommes de lettres) à des discours puristes dont la spécificité est de s'attaquer : aux linguistes, à qui l'on fait jouer le rôle de pédants et à qui on refuse le droit d'expertise sur l'éducation ; mais également aux scientifiques (pour les mêmes raisons, mais aussi parce que la science est associée à l'industrie, à l'usine, à la fin de la société traditionnelle des paysans et artisans, remplacés par le prolétariat qui travaille sur des machines). Mon hypothèse, c'est donc que l'importance du purisme linguistique (plus nettement décliniste dans ces années que la plupart du temps, où il l'est toujours un peu, c'est la loi du genre ; mais celui de l'entre-deux-guerres porte un discours sur la nation et la civilisation en général), l'importance du

purisme vient d'une réaction contre la dévaluation symbolique de la culture classique et des lettres, au profit des sciences humaines (Sapiro le dit également) ainsi que des sciences dures. À cet égard, il y a une évolution entre les réactions à la réforme de 1902. En 1911, les littéraires mobilisent encore des personnalités de la science et de l'industrie contre la réforme du baccalauréat, en 1923, ce n'est plus le cas. Ce décalage s'explique sans doute par un renouvellement de ce personnel scientifique (les ingénieurs avec une formation classique sont peut-être moins nombreux), par la nécessité accrue de former des scientifiques et des ingénieurs pour l'industrie, par l'expérience de la guerre (les plus anti-scientifiques, Bonnard et Thérive, ont fait la guerre de 1914, qui constitue une rupture générationnelle assez importante et qui motive une réaction contre la science et ses applications militaires (c'est le cas de Bernanos aussi par exemple).

Quoi qu'il en soit, dans le premier cas, le discours décliniste est motivé par une concurrence *dans* le champ des lettres ; dans le second, d'une concurrence *contre* le champ des lettres, contre son système de valeurs symboliques. Le discours sur la crise du français, c'est un cas de défense des privilèges acquis, du capital culturel menacé d'être dévalué. C'est pour ça qu'il provient d'hommes de lettres, et pas juste de linguistes amateurs ou professionnels, ou de journalistes.

Réagir au déclassement

J'enchaînerai, depuis cette question de défense des privilèges sociaux de la littérature, sur la question des privilèges sociaux tout court, question qui se pose particulièrement au moment de la Collaboration. Grâce aux travaux de Gisèle Sapiro¹, on sait qu'il y a en gros trois catégories sociales d'écrivains collaborateurs : les notables, les esthètes et les polémistes (les écrivains d'avant-garde étant singulièrement absents). À cette tripartition correspondent des pratiques artistiques différentes, des sociabilités différentes et un rapport idéologique différent à la collaboration.

À cet égard, le cas de Lucien Rebatet, l'auteur des *Mémoires d'un fasciste (Les Décombres)* est assez intéressant. Rebatet est fils de notaire de province et il a fréquenté la bourgeoisie lyonnaise, mais il appartient à sa fraction dominée (pas de fortune personnelle ou de réseau). C'est le cas en général des polémistes, qui ont un capital scolaire, mais un faible capital social et économique. Rebatet, dès ses débuts littéraires, rejette radicalement son

1. Voir « Figures d'écrivains d'extrême-droite », G. SAPIRO, *Les écrivains et la politique en France, de l'affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie*, Paris, Éditions du Seuil, 2018, p. 107-153.

milieu, politiquement comme esthétiquement : il soutient les avant-gardes (Breton, Picasso, la musique atonale), il est wagnérien, il trouve le monarchisme ridicule. Mais il subit un déclassement en devenant salarié d'une compagnie d'assurance pendant deux ans. C'est à ce moment-là qu'il entre à la rédaction de *l'Action française*, comme critique de cinéma. En fait, il s'y heurte à l'hostilité des lecteurs, qui ne sont pas d'accord avec ses préférences, et pour finir, Rebatet s'éloigne de l'AF, déçu de l'inaction du cher maître au moment du 6 février 1934. S'ensuit une trajectoire qui le mène, professionnellement, à s'impliquer davantage à la rédaction de *Je suis partout*, et le conduit idéologiquement vers un fascisme à la française, raciste mais mâtinée de corporatisme social². Le discours du déclin n'a plus évidemment tout à fait la même portée dans le fascisme : le déclin diagnostiqué est lié d'une part à la race, d'autre part, à la menace du communisme, qui est souvent l'élément qui unit idéologiquement les différents types de collaborateurs (notables, esthètes, polémistes).

La question qui se pose à propos de Rebatet, c'est l'origine sociale de sa phobie de la décadence raciale ; en effet, cette hantise semble correspondre à la hantise du déclassement, chez un auteur qui a reçu une éducation bourgeoise (par sa mère et sa grand-mère³), a développé des attentes sociales élevées, mais n'a pas eu les moyens de les satisfaire. Je cite un passage des *Décombres* :

« Kerillis, Buré, Élie Bois [divers journalistes de l'époque] avaient chauffeurs et châteaux. Après dix années de labeur incessant et trois mille articles derrière moi, j'attendais encore de pouvoir m'offrir un habit, une petite voiture, le complément de mon mobilier⁴. »

Les discours déclinistes qui visent le monde des lettres portent en eux-mêmes une stratégie sociale spécifique (on critique la décadence de la littérature incarnée par untel, pour se faire une place) — en revanche, quand ces discours portent sur la société en général, on peut toujours se demander si on n'est pas la dupe de l'auteur de ces discours, et si on ne retombe pas dans une simple explication psychologique (la frustration). Est-ce que par exemple le fait pour Rebatet de mettre en avant sa frustration sociale et son sentiment de marginalisation, pour expliquer indirectement son engagement fasciste, n'est pas une ligne de défense ? A priori non, certes, puisque c'est le discours qu'il tient dans *Les Décombres*, œuvre publiée sous la Collaboration et adressée à un public acquis à sa cause, et qu'au moment de

2. L'approbation des congés payés, par exemple, ce qui le distingue radicalement des notables. L. REBATET, *Les Mémoires d'un fasciste I* (1942), Paris, Pauvert, 1976, p. 50.

3. R. BELOT, *Lucien Rebatet : le fascisme comme contre-culture*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 55.

4. L. REBATET, *Les Mémoires d'un fasciste I, op. cit.*, p. 115.

son procès, Rebatet met surtout en avant comme circonstance atténuante le fait d'avoir été nationaliste et bon patriote au moment de la drôle de guerre.

Mais l'intérêt d'une approche sociologique est justement, d'une part, de pouvoir déterminer des données objectives afin de ne pas s'appuyer uniquement sur l'image que les écrivains donnent d'eux-mêmes (on sait bien qu'on ne peut pas se fier aux représentations que Céline donne de lui-même, que ce soit dans ses romans ou dans ses entretiens). D'autre part, de fonder, sur ces mêmes données objectives (capital scolaire, social, économique, mais aussi âge, origine géographique), les explications psychologiques qui viennent trop facilement (la frustration, la peur du changement), et de proposer ainsi une véritable analyse des différences idéologiques entre les discours du déclin, qui par ailleurs ne soit pas purement biographique.

Si Maurras date la décadence de la France de la Révolution, et qu'il appelle de ses vœux une restauration de la monarchie et du classicisme, ce n'est pas pareil que Rebatet qui voit la décadence surtout sous une forme raciale, et sa solution dans le fascisme, et, esthétiquement, dans tout ce que l'art peut avoir de cataclysmique (avant-gardes, prose célinienne, cinéma à l'américaine, etc.). Ces deux exemples particuliers sont intéressants en ce qu'ils représentent assez bien deux des positions générales que l'on trouve dans la Collaboration : d'un côté, les notables, installés dans le champ littéraire, voire dans le champ politique, partisans « d'une hiérarchie fondée sur la famille et l'héritage », sur « l'enracinement, sur une institution assumant la direction spirituelle et l'ordre moral (l'Église) », de l'autre, les polémistes, plus jeunes, occupant une position sociale dominée (le succès de librairie des *Décombres* n'empêche pas Rebatet d'avoir une audience politique très limitée⁵), ayant une expérience militaire pour certains, et plus prompts à porter un discours violent, racial, pamphlétaires⁶ [je cite Sapiro pour tout ça]. C'est très parlant si on prend un autre notable comme Abel Hermant, lui très pro-allemand, et non vichyssois comme Maurras, mais qui tient un discours extrêmement euphémisé, fondant son engagement collaborationniste sur sa germanophilie et ses affinités philosophiques et esthétiques avec l'Allemagne. Une des raisons pour lesquelles l'engagement des polémistes est beaucoup plus agressif, et pour lesquelles le discours décliniste prend une forme littéraire plus violente (le pamphlet) et un contenu nouveau (le racisme biologique), c'est qu'ils jouent leur ascension sociale, et que celle-ci peut venir très vite dans les circonstances extraordinaires de l'Occupation.

5. R. BELOT, *Lucien Rebatet, op. cit.*, p. 408.

6. G. SAPIRO, *Les écrivains et la politique en France, op. cit.*, p. 152-153.

L'entregent d'un solitaire

Enfin, le dernier cas que j'aborderai est plus contemporain. Il s'agit de l'affaire Richard Millet, étudiée en détail par Ivan Jaffrin, dans un article publié dans la revue en ligne *Contextes*. Pour resituer, Richard Millet publie en 2012 un pamphlet intitulé *Éloge littéraire d'Anders Breivik*, qui suscite aussitôt une énorme polémique, dont l'acmé est la parution dans *Le Monde* d'une tribune co-signée par Annie Ernaux, Le Clézio et une centaine d'écrivains français, intitulée « Le pamphlet fasciste de Richard Millet déshonore la littérature ». Une des conséquences de cette polémique a été la démission de Richard Millet du comité de lecture de Gallimard (où il a néanmoins continué à exercer ses fonctions d'éditeur). En ce qui concerne le contenu du livre, il est analogue au discours idéologique tenu par Millet dans plusieurs de ses ouvrages précédents, essais ou fictions romanesques. C'est une déploration du multiculturalisme, du déclin de l'Occident chrétien au profit d'une petite-bourgeoisie métissée, de l'emprise de la pensée unique, libérale, de gauche et égalitariste, de l'uniformisation marchande de la littérature, de l'appauvrissement de la langue française, etc. etc., thème qu'on trouvait dans *Arguments d'un désespoir contemporain*, *Fatigue du sens*, *L'Enfer du roman*, *Le Sentiment de la langue*, ou dans son roman *Lauve le pur*. Le tout mené comme un essai, donc sans grande cohérence, les causes du déclin étant nommées diversement d'après des emprunts à la littérature critique de droite comme de gauche. C'est donc le titre qui, pour l'essentiel, suscite l'événement, plus que le contenu.

Ce qui est très intéressant dans l'article de Jaffrin, c'est que celui-ci entreprend d'analyser l'insertion de ce discours dans la sphère littéraire et médiatique. Le premier constat qui en découle est que, si Richard Millet et certains de ses défenseurs crient au lynchage médiatique et à l'ostracisation, de toute évidence l'auteur a bénéficié de la bienveillance d'une large part du monde médiatique, y compris parmi ceux qu'on estimerait volontiers être les représentants de la pensée unique libérale, comme Jean-Pierre Elkabach, mais aussi bien sûr de la part de la droite littéraire (*Causeur*, *Valeurs actuelles*, etc.), et d'une partie non négligeable du monde de l'édition (la réaction d'Antoine Gallimard a été particulièrement tempérée en l'occurrence). La polémique littéraire tire donc avec elle toute une sociabilité extra-littéraire, révélatrice de la position réelle de l'auteur Richard Millet. Celui-ci part d'une certaine marginalité médiatique, érigée en posture de marginalité ; mais, au moment du scandale, et au moment où il proclame de façon éclatante sa marginalisation et sa censure, c'est là que s'active au contraire le réseau littéraire et médiatique dont il peut bénéficier, en tant qu'auteur certes confidentiel mais néanmoins implanté dans le paysage littéraire.

Le second constat découle du premier. Tout en mettant en avant un discours littéraire qui se veut dissident, parce que dénonçant la vérité d'une décadence que personne ne voudrait voir, Richard Millet recueille en fait le consensus d'une bonne partie du public, et occupe de façon de plus en plus visible la scène publique. En fait, ce discours de dissidence se construit en large part dans l'opposition à un adversaire fantasmé et caricaturé (la bien-pensance, l'ordre moral, le politiquement correct), qui, dans le cas de Richard Millet, a trouvé à s'incarner dans la personne d'Annie Ernaux. En réalité, ce discours dissident est un discours parfaitement audible, et en tant que tel participe à la constitution d'une sphère de pensée hégémonique, et à la mise en place de ce sur quoi il est pertinent de débattre, à savoir précisément les thèmes du déclin, de la tolérance, bref, des enjeux avant tout moraux et culturels. La littérature du déclin participe donc à la constitution de la pensée hégémonique à un moment donné, en l'occurrence le monde contemporain post-crise économique.

On pourra alors me demander quel est l'intérêt d'étudier ce discours spécifiquement comme littéraire ? Qu'est-ce qui le différencie de la pensée des divers essayistes qui glissent sur la même vague idéologique ?

Déjà, pour ce qui est le plus évident, et comme l'indique le titre du pamphlet de Millet, c'est en tant que l'éloge d'Anders Breivik est littéraire qu'il peut prétendre porter une parole dissidente, parce que la littérature est un espace d'expression théoriquement non soumis aux enjeux politiques. Millet joue sur deux tableaux : il s'autorise de l'autonomie du champ littéraire pour tenir un propos entièrement traversé par des enjeux extra-littéraires. Les critiques qu'il adresse aux autres auteurs sont politiques, mais les critiques politiques qui lui sont adressées sont accusées a priori de mettre en cause la liberté littéraire. Deuxièmement, la réaction suscitée est d'abord une réaction au sein d'un espace spécifique, qui est le monde des lettres, et qui a donc sa sociologie propre. Or, dans ce monde des lettres, Millet occupe une position qui est en partie dominée : c'est un écrivain qui a beaucoup moins de succès que des écrivains de gauche comme Le Clézio, ou des écrivains femmes comme Annie Ernaux (d'où aussi la teneur particulièrement sexiste de ses positions). Le ressentiment participe de la radicalisation des esthètes (pour reprendre une expression de Sapiro⁷). Richard Millet cumule des caractéristiques de dominé (écrivain littéraire à faible tirage, et à faible couverture médiatique) et de dominant (appartient à une droite littéraire qui a un public de plus en plus acquis, qui dispose en tant que tel d'un soutien médiatique potentiel, et qui s'inscrit dans le cadre du débat autorisé entre conservatisme et multiculturalisme). Pour parfaire l'étude, il

7. *Ibid.*, p. 373.

faudrait sans doute une comparaison des statistiques de vente avant et après l'affaire, pour avoir une idée de l'impact de la médiatisation sur les ventes de livres, pour voir si la stratégie de politisation de la littérature est une stratégie payante pour un auteur confidentiel.

Conclusion (facultative)

Pour conclure, on a vu quatre cas différents, Maurras, le purisme de droite de l'entre-deux-guerres, la littérature de collaboration, la littérature réactionnaire contemporaine. Dans chacun de ces cas, on a affaire à des gens de lettres qui portent un discours qui affirme une décadence (littéraire, politique, raciale ou linguistique, et généralement plusieurs en même temps). Quel est l'intérêt d'une approche sociologique ? Si on écrase les époques, ça permet de ne pas être la dupe de ces discours, mais ça conduit à croire à une sorte de tendance universelle au déclinisme. Or, on peut toujours différencier ces discours entre eux, les relier à un contexte particulier. Mais ce n'est qu'une première étape.

Ce qui me semble le plus intéressant, c'est que, alors même que ces discours ne sont pas forcément littéraires dans leur forme (stylisé, fictionnalisé, etc.), ils se comprennent néanmoins comme tels, en raison de la place sociale occupée par la littérature, ou en raison de la place occupée par leur producteur dans le champ des lettres. Dans le cas de Maurras, ils sont une arme pour se placer dans le champ littéraire (qui fonctionne à plein en tant que champ, avec son autonomie, ses valeurs symboliques intrinsèques) ; les puristes réagissent à une potentielle dévaluation de la littérature dans le monde social ; les polémistes de la Collaboration expriment une situation de marginalité, mais aussi une quête d'ascension rapide dans le monde des lettres par des moyens extra-littéraires (dans un moment de forte hétéronomie du champ) ; les réactionnaires contemporains montrent que les discours du déclin sont un produit qui a trouvé ses consommateurs, et qu'un auteur assez stratège peut jouer à la fois du statut spécifique, extra-social, de la littérature, et de cette demande qui dépasse nettement le champ des lettres.